

**Zeitschrift:** Revue économique franco-suisse  
**Herausgeber:** Chambre de commerce suisse en France  
**Band:** 39 (1959)  
**Heft:** 2

**Artikel:** Plastique et fantastique  
**Autor:** Jotterand, Franck  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-888201>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# PLASTIQUE

et

# FANTASTIQUE

Récit par Franck Jotterand

Connaissez-vous Délos, une des îles grecques les plus arides? Nous y fîmes escale l'été dernier, et il s'y passa des choses si étranges que nous pensons intéresser nos lecteurs en les décrivant ici. Le plastique joue un tel rôle dans cette aventure...

Donc, nous voguions sur le *Sémiramis*, bateau blanc nourri de croisières, couvert de vieilles Anglaises qui ont économisé pendant cinquante ans le prix d'un voyage au pays d'Ulysse; à vingt ans elles rêvaient d'Apollons de marbre, d'éphèbes aux hanches alanguies; à soixante-dix ans, quand leurs songes se réalisent, les statues ont gardé leur élégance, leur jeune et pure beauté. Mais les Anglaises... Les voyages forment la jeunesse, ils ne la restituent pas.

J'avais pour compagnon de cabine un Napolitain. Exubérant comme le *Vésuve*, bavard comme la place principale de Capri un jour de vacances, les cheveux pommadés comme une chaussure italienne. « Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, me dit-il, je prendrai la couchette supérieure. » (Ici, le lecteur, qui sait mon ignorance de la langue italienne, s'étonnera que j'aie compris ces paroles. Mais rappelez-vous votre voyage à Naples: là-bas, on s'exprime avec les mains). Puis, le Napolitain chanta. Cela me changeait des vieilles Anglaises. A la huitième reprise de « *O dolce Napoli, o suol bea-a-to* » je jugeai malgré tout préférable de monter sur le pont. O, les soirées de la mer Égée, les étoiles, le doux murmure des flots!

Vers minuit, je regagnais ma cabine. L'odeur, je n'en parlerai pas. Certains parfums, certaines pommades sont indescriptibles. De la chanson, je ne dirai rien : c'était toujours : « O dolce Napoli. » Passons rapidement sur les photos de famille, sur les divers flacons en Marlex (tiens, j'y viens, au langage plastique !) sur la brosse nylon, les troussees de matériaux dérivés du chlorure de polyvinyle qui encombraient la pièce. Chacun a le droit de se mettre à l'aise, et je n'allais pas lui reprocher d'avoir suspendu partout des cravates en superpolyamide que l'on devinait douées d'un grand pouvoir de résistance à l'abrasion. Non. Je suis un être civilisé. Mais l'activité de mon compagnon m'inquiéta : il lavait.

Je suis certain — de nombreuses études sociologiques l'ont prouvé — que la découverte du nylon et de l'orlon est due à la femme américaine qui voulait que son mari fasse, non plus seulement la vaisselle, mais la lessive itou. En voyage, prenez une chemise, une paire de chaussettes et un caleçon nylon. Vous les laverez chaque soir. Plus besoin de bagages encombrants...

Mais plus de sommeil. Le Napolitain utilisait le seul lavabo de la cabine pour y baigner ses chaussettes en fibres synthétiques. Le reste de son linge, en matière semblable, attendait, empilé. De désespoir, je regagnai le pont. Les étoiles me parurent aussi stupides qu'une vieille comédienne qui croit s'en tirer à force de clins d'yeux au public. Les flots de la mer Égée ressassaient les mêmes sornettes depuis un million d'années.

À trois heures du matin, je redescendis. Mon compagnon dormait. Je fis un tas de mes divers vêtements de polyamides, et me mis à laver...



O Délos ! jardin où seuls les cailloux fleurissent, où les lions alignés rugissent, muets de stupeur, pétrifiés de soleil, tandis qu'un palmier rabougri marque l'endroit où naquit le glorieux Apollon jadis ! J'allai seul au palmier laissant les Anglaises caresser le poil marmoréen des lionceaux, et photographier le chanteur Napolitain entre leurs pattes antiques. Sous le palmier, vaincu par ma nuit sans sommeil, et par la chaleur, je m'étendis... À peine le Temps avait-il laissé s'écouler trois gouttes d'eau dans sa clepsydre que l'apparition surgit : un sage Grec, vêtu d'une toge et de sandales, orné d'une barbe blanche, comme dans le Petit Larousse. Il ouvre une large bouche, et laisse tomber sa voix :

« O mortel venu des rivages amusants de la Seine, fleuve où gambadent les ponts sous le regard de la Tour Eiffel, Délos mon île ne fut pas toujours ce territoire sous-développé. Bien avant les Achéens à l'esprit agile, une civilisation fleurissait ces bords. Sur de larges avenues couvertes de carreaux multicolores à base de chlorure de polyvinyle, des prêtres vêtus de cellulose régénérée allaient adorer le grand Dieu Plastique. Dans son temple le Plasty-lène, le Manolène et l'Alathon unissaient leurs splendeurs. Des forêts voluptueuses, où bruissait le doux feuillage plasti-

fié, nous réservaient un printemps éternel. Montées sur nos vaisseaux de bakélite, nous parcourions les mers, échangeant notre stratyl contre le palatal allemand, découvrant l'Amérique pour en importer le brillant Lumarith ou le sage Vibrin. Tous nos soins se reportaient spécialement sur une cité que nous avons fondée au bord de la Seine. Là, autour de l'autel au Dieu Polyester, des gratte-ciel de norsodyne tournaient lentement sur leurs axes, en 16 tours/minute, créant des mélodies plus belles que la musique des sphères. Un obélisque de Trolon servait d'emblème à la place du Marché Commun, aujourd'hui place de la Concorde. Et les femmes, ah, les femmes parisiennes ! Leurs robes de rilsan, d'orlon, s'extrudaient en mouvements divins. Hélas ! » Ici, le Sage fit une pause. « Hélas, un jour, un de nos savants découvrit un secret terrible : une poudre jetée sur l'empire du Dieu Plastique provoquait une réaction en chaîne, et le ramenait à ses premiers éléments. Un soir, ô funeste soir, il jeta la poudre. Les temples se désagrégèrent, les bateaux disparurent, les vêtements fondirent, et il ne resta plus qu'une fine poussière de charbon sur le sol, là où nos bâtiments orgueilleux s'élevaient jadis ; un peu de poussière noire sur le corps des femmes ; un ruissellement de pétrole s'écoulant vers la mer... »

— Quel est le secret de la formule, demandai-je ?  
Le Sage, en détournant les yeux, me tendit un billet..



Un bruit affreux à mes côtés. Je m'éveille. Le Napolitain est là, sous le palmier, qui chante : « O dolce Napoli ! »

Ainsi, ce n'était qu'un rêve ? Mais d'où vient le billet couvert de caractères grecs que je trouvai dans ma main ? S'agit-il du fameux secret ?

Sur le bateau du retour, j'eus le malheur de raconter mon aventure. Dès lors, je fus serré de près par une Anglaise qui n'était autre qu'un agent de l'Intelligence Service déguisé en vieille demoiselle. Et l'on m'invita à Moscou, et le Pentagone insista pour que je me rende à Washington. Je devins riche. On m'offrit des yachts, l'été. Des sports d'hiver, l'hiver.

On dit qu'aujourd'hui l'île de Délos est couverte de dormeurs payés par divers États, qui attendent la réapparition du sage Grec. Tout homme à barbe et à sandales est immédiatement entouré...

Chers lecteurs, je vous avouerai une chose, mais ne le répétez à personne, sinon toutes faveurs me seraient suspendues : j'ai perdu le billet...

Franck JOTTERAND

